

L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 JUIN, 1880.

No. 40.

Quand je serai grand.

"Le front incliné sur ton livre d'heures,
Oh ! je le vois bien, ma mère, tu pleures,
Et tu sembles triste en me regardant.
Mais va ! j'ai huit ans, mère, prends courage !
J'aurai pour nous deux du cœur à l'ouvrage
Quand je serai grand !

"Je voudrais grandir . Oh ! le temps me dure !
Hier, un méchant t'a jeté l'injure :
Il te voyait seule avec un enfant.
Des coeurs sans pitié raillent ta misère,
Mais aucun d'entre eux ne l'osera, mère,
Quand je serai grand !

"Ton châle est usé ; ta robe de laine,
Si vieille à présent, se sentient à peine ;
Je t'habillerai d'un chaud vêtement,
Et pendant l'hiver, toute la journée,
Tu verras du feu dans la cheminée,
Quand je serai grand !

"Je t'obéirai, mère, sois tranquille.
Oh ! tu le verras... toi, enfant docile
Ne fera jamais ce que Dieu défend.
Tu dis quelquefois : "La vie est amère ;"
Tu seras heureuse et tu seras sère
Quand je serai grand !

"Nous achèterons au bout du village
Un petit jardin... tu souris, je gage.
Après des oiseaux, sous un lilas blanc,
Pour toi je veux faire un banc de verdure,
Et tu guériras, mère, sois en sûre,
Quand je serai grand !"

Et l'humble malade, un instant heureuse,
N'ose le serrer de sa main fiévreuse ;
Et tout bas murmure en le contemplant :
"Enfant, sois béni ! mais ta pauvre mère
N'aura plus besoin que de ta prière
Quand tu seras grand !"

MARIE JENNA.

Collège de la Propagande,
Rome, 19 mai 1880.

Cher ami,

Le mois de mai, qui est partout un mois de résurrection, de gaité et de vie, revêt aussi sous le ciel qui nous abrite, des charmes à lui propres et pleins d'enchantements. Sur les rives du Tibre comme aux bords du grand fleuve, dans la vieille campagne romaine comme dans la plaine canadienne, c'est la nature qui se réveille, et qui ici, plus matinale encore, déployant ses ailes de verdure, vient ramener au cœur des mortels la joie et l'espérance. Sans doute cette nature de Rome n'a pas à secourir de ses épaules blanchies l'immense lincoël de deuil, dont elle se couvre chez nous, il lui faut pourtant sortir des profondeurs d'un sommeil, dont l'influence depuis longtemps déjà paralysait toute son activité.

Veux-tu jouir d'un spectacle agréable au regard, d'une jolie scène printanière, transporte toi par la pensée au milieu d'une de ces villas, véritables oasis, faites pour récréer l'esprit et le cœur, et qui viennent ajouter dans Rome aux mille caractères religieux qui la distinguent un caractère de beauté, d'aménité, de fraîcheur, sans lequel la cité sainte ne serait peut-être pour bien des gens qu'une cité vieillie, décrépite et embrumée par le temps. Ce que Rome perd par l'antique structure et disposition de ses édifices, par l'irrégularité de ses rues, aux yeux de ceux que l'antiquité ne peut charmer, elle le gagne amplement par le nombre, l'élégance et la beauté de ses villas. Si bien que l'on quitte sans regret les magnifiques parcs de Londres pour venir jouir des promenades de Rome.

La villa Borghèse est celle qui aux yeux de tous occupe le premier rang. Possession d'une noble famille romaine et catholique, elle s'ouvre quatre ou cinq fois par semaine à l'impatience de la foule, avide d'aller couler sous les frais ombrages une vie plus douce, quelques heures de jouissance et de repos. Je dis la foule, et ce terme comprend les mortels de tout âge, de tout rang, et de toute condition, riches et pauvres, étrangers ou romains, depuis les cardinaux, princes de l'Église jusqu'à l'humble étudiant, depuis le roi Humbert et la reine Marguerite jusqu'au dernier de leurs sujets. Sous ces avenues joyeuses et paisibles, au bord des fontaines retentissantes, tous ont une place ; tous aussi aiment cette nature où l'art a laissé l'impression de sa main, mais une impression assez délicate pour laisser survivre encore ce caractère pittoresque et champêtre qu'on y admire et qui fait tout le charme de ces lieux. On y voit le diplomate pénétrant d'un œil anxieux les hauts problèmes, dont il cherche en vain la solution : le poète y vient rêver, l'étudiant respirer ou désfaire en jouant le syllogisme spécieux qu'un ami lui propose. Le pauvre enfin sait y trouver une digression aux amertumes de la vie.

Au milieu de ce tableau, il n'y a qu'un regret, et ce regret est pour le cœur sincèrement catholique. Au lieu des froides démonstrations, des quelques levées de chapeaux faites à la rencontre

d'un somptueux équipage qui traîne le prétendu roi de Rome, l'on aimerait à voir cette population entière, comme autrefois sans doute aux pieds de Pie IX, s'agenouiller aujourd'hui encore en présence du vrai roi des romains du Roi-Pontife, du grand Léon XIII. Voilà ce qui manque, c'est une pensée qui attriste et qui vous revient à l'esprit partout où vous portez vos pas.

La villa Borghèse n'est pas seulement riche en fontaines, en allées superbes, en bosquets, en chênes séculaires et en arbres de toute espèce. Vous avez aussi là, à droite et à gauche, tout autour de vous, comme un monde d'antiquités ; ce sont ici de vieilles statues brunes, tantôt boiteuses, et tantôt manchotes ; là, les fiers emblèmes d'une antique puissance, les aigles romaines ; plus loin d'autres souvenirs qui vous reportent à travers les âges. Tout y est rassemblé et disposé avec soin pour flatter le regard du touriste et compléter les beautés d'une nature à demi sauvage. A l'aide de ce tableau, une imagination quelque peu vive pourrait facilement faire revivre les vieux temps d'Horace, de Cicéron et d'Auguste.

J'aurais aussi voulu, cher ami, te conduire quelques instants au Pincio, autre belle promenade de Rome, magnifique jardin public où la tradition place l'ancienne et riche villa de Lucullus. Mais déjà le soleil descend sous l'horizon, et dans le lointain retentit le son pieux des cloches, au dessus de la ville éternelle. Qu'est-ce donc ? C'est la voix de Marie, qui parle au cœur de ses enfants, et les convie au religieux rendez-vous de chaque jour. Tu comprends que je veux te dire un mot du mois de Marie. *La Madonna* : c'est une mère bien connue du peuple romain ; vénérée avec amour comme la plus puissante des mères, elle a partout des fils dévoués, des coeurs fidèlement attachés à son culte, intéressés à sa gloire. Rien d'étonnant que le culte de Marie ait à Rome les plus purs rayons de sa splendeur, rayons faits pour illuminer et réchauffer ensuite le monde entier.

Cette foule que nous voyions tout à l'heure dispersée sous les ombrages et dans les avenues, suivons-la maintenant au sortir des villas et des promenades : elle se disperse de nouveau à travers la ville, mais en grande partie,